

HENRI JEANSON

TOI QUE
J'AI TANT AIMÉE...

4^e édition

nrf

GALLIMARD



TOI QUE J'AI TANT AIMÉE...

COMÉDIE EN TROIS ACTES

Rosine, ma Rosine. Ah! Rosine, Rosine!

HENRY BATAILLE.

DU MÊME AUTEUR

FAITS DIVERS (en préparation), Kra, éditeur.

MONTMARTRE (sous presse), aux Éditions des Portiques.

HENRI JEANSON

TOI QUE
J'AI TANT AIMÉE...

Deuxième édition

nrf

PARIS

Librairie Gallimard

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

3, rue de Grenelle (VI^m)

L'ÉDITION ORIGINALE de cet ouvrage a été tirée à CIN-
QUANTE exemplaires sur vélin pur fil Lafuma-Navarre,
dont VINGT-CINQ exemplaires numérotés de 1 à 25 et
VINGT-CINQ exemplaires hors commerce marqués de a à z.

*Tous droits de reproduction et de traduction réservés
pour tous les pays y compris la Russie.
Copyright by Librairie Gallimard, 1929.*

*POUR GERMAINE,
...Joli cadeau à faire
à une enfant...*



AVANT LECTURE

QUELQUES PROPOS CONTRADICTOIRES AUTOUR D'UNE COMÉDIE

Voici une pièce qui a bien vécu.

Je l'aime beaucoup à cause des souvenirs qu'elle contient et, aussi, à cause des souvenirs qui la contiennent.

... Faire une bonne pièce de quelques mauvais souvenirs... quelle tentation !

Hélas... mes souvenirs ne sont pas assez mauvais pour que cette pièce soit vraiment bonne.

On m'a dit : « C'est une pièce comique. »

— Comique ?

— Oui, comique !

— Soit... je veux bien... comique...

— A quoi reconnaît-on une pièce comique d'une pièce qui ne l'est pas ? A la pièce ?

— Non, au public...

Cette pièce est donc une pièce comique puisque les gens ont ri en écoutant mes personnages.

Mais le rire n'est-il pas une apparence dont il faut se méfier ?

Réflexion faite, je préfère croire que les rieurs furent victimes de leur distraction.

Ils voulaient pleurer mais, de même que certains bavards emploient un mot pour un autre et sont, à leur insu, par le miracle de leur légèreté ou de leur ignorance, leur propre contradicteur, ils se trompaient de moyen d'expression.

Et puis ils étaient sans doute pudiques.

Pleurer c'est exhiber un coin de peau d'âme.

On rougit de ses larmes. On cache son cœur sous son portefeuille. Un jeune homme qui pleure en public manque d'éducation. La larme qui a sauté par-dessus sa paupière pour glisser sur sa joue, il l'essuie subrepticement et s'excuse : « Pardonnez-moi, ça m'a échappé ! »

Bientôt — dès que la civilisation s'en mêlera — les conseillers municipaux voteront des crédits afin de faire construire des édicules où, moyennant vingt-cinq centimes, les citoyens trop sensibles s'isoleront pour pleurer.

Les conseillers municipaux recevront de l'en-

trepreneur la commission d'usage sur les chagrins de leurs électeurs.

Ainsi ces chagrins n'auront pas été perdus pour tout le monde.

Qu'est-ce qu'une larme qui ne rapporte rien ?

Une goutte d'eau.

On rougit de ses larmes, on a honte de ses sanglots, mais on est fier de son rire, orgueilleux de sa gaité, infatué de son allégresse.

Pudeur, ma fille, tu te fiches dedans.

Si les grandes douleurs sont muettes ; les joies, grandes ou petites, sont bruyantes.

Et le silence est toujours en deuil de quelque chose.

Ce siècle est né sous le signe de la confusion.

Désormais, les clowns symbolisent la mélancolie, les excentriques personnifient la souffrance et les pitres interprètent la tristesse. On trouve les pirouettes émouvantes, on qualifie les culbutes de pathétiques et l'on tient les pieds de nez pour tragiques. Le désespoir

s'identifie au plus auguste des Augustes de cirque. L'inquiétude est tout le portrait de feu Footit et Grock ressemble à Hamlet comme un frère.

Charlot, notre cher Charlot, continue Sophocle et l'Olympe est à Hollywood — o Buster Keaton.

Lieux communs :

Quoi de plus farce qu'une tragédie ?

Quoi de plus tragique qu'une farce ?

Evidemment.

Et l'on revient toujours aux lieux communs.



La littérature, cette commère de revue, met son nez partout.

Elle s'occupe de ce qui ne la regarde pas et donne à ceux qu'elle frôle la folie des grands.

On a jeté sur le dos de Little Tich les dégroques de Fantasio. En fallait-il davantage pour qu'il se prît pour Musset ?

Si Tabarin revenait, on crierait : « Vive Shakespeare ! »

Et l'on célébrerait les shakespearinades de Tabarin.

Les mots ont évolué. Ils ne répondent plus aux mêmes besoins.

Ils échappent à leur destin. Ce n'est pas nouveau. Ils font comme nous : ils contrarient leur sort et ils le trahissent.

Nous nous détournons de notre cours ; nous ne tenons guère les promesses de notre étiquette.

Si l'on présentait la Seine de Paris à sa source, elle ne la reconnaîtrait pas et si l'on montrait la Seine du Havre à la Seine de Paris, toutes deux s'exclameraient :

— Ce n'est pas moi !

Pauvres mots !

*Ils ne meurent pas : ils changent de corps.
Et de cœur.*

Traîtres mots !

Ils retournent leur veste.

Comment le public que nul régisseur n'a prévenu ne serait-il pas dépaysé ? Comment peut-on, dans ces conditions, lui en vouloir lorsqu'il manifeste son émotion à contre-sens ?

★★

On prétend que le théâtre est l'imitation de la vie.

Bon:

Mais on affirme aussi qu'il est un lieu de plaisir.

Alors ?

Alors, il faut terminer logiquement la première phrase et dire : « Le théâtre est l'imitation de la vie des autres. »

Le spectateur n'achète-t-il pas un fauteuil d'orchestre pour assister à de périlleuses aventures, à de désolants conflits, pour que la comédie du malheur des autres, ces autres fussent-ils de misérables abstractions, le console de vivre ?

Tout le théâtre, qu'il soit comique, lyrique ou dramatique, n'est que l'histoire du malheur d'autrui.

Un théâtre qui serait le théâtre du bonheur d'autrui ferait rapidement faillite.

Le bonheur n'est pas un sujet de pièce.

Le bonheur est un épouvantail à spectateurs.

Le bonheur n'est pas commercial.

★
★

Les gens se montrent accommodants et couards. Ils négligent leur cœur pour soigner leur rate.

Ils rient parce qu'ils sont de mauvaise humeur,

Avez-vous observé, à l'heure de l'entr'acte, ceux qui se promènent dans les couloirs du théâtre où l'on joue un ouvrage comique ?

Ils ont tous l'air méchant, hargneux et cruel.

Le rire est la forme la plus méprisable de la lâcheté. Le rire est une dérobaide.

Un rieur est un individu qui bat en retraite.

Le rire va loin. On ne s'aventure pas jusqu'au bout du rire... Au bout du rire, il y a...

Mais, allez-y donc vous-même...

Et tâchez d'en revenir sain et sauf.



Les gens se montrent accommodants et couards parce qu'ils prennent toujours le malheur d'autrui du bon côté : le côté Molière, le côté Guignol, le côté Feydeau. Ils ne le prennent jamais du côté Shakespeare, du côté Musset, du côté Becque, du côté Bataille.

Il suffit d'être le témoin de quelques-unes de leurs réactions pour constater qu'ils prennent Musset lui-même du côté Labiche.

Et je n'en veux pour preuve que le récit de « On ne badine pas avec l'amour » qui me fut fait par un habitué de la Comédie-Française :

— *C'est, m'a-t-il dit, l'histoire d'un précepteur et d'un curé qui s'enivrent dans le château de leur seigneur à l'occasion des fiançailles de deux jeunes gens et qui, à table, se disputent les bonnes bouteilles et les meilleurs morceaux. Ils se dénoncent mutuellement et s'accusent si bien d'ivrognerie et de gourmandise, que leur maître, excédé, les congédie. »*

Voilà.

★★

Le sort des pièces de théâtre ne dépend que du public.

Le public est l'inexactitude même. Il arrive souvent avec dix ans de retard.

C'est un être mystérieux et anonyme, intangible et inconnu dont on ignore l'adresse et le visage. On sait seulement qu'il est lunatique, inconstant, subtil et vulgaire à la fois. On sait qu'il se fait tirer l'oreille et qu'il se laisse mener par le bout du nez.

Le public ?

Est-ce ce petit télégraphiste, cette jeune fille, ce fonctionnaire, ce peintre, cette dame si facilement difficile, cet avocat, cet escroc, ce militaire, ce politicien, ce maître-chanteur, ce financier ?

Le public ?

Est-ce ce vieux monsieur qui fut ce collégien, ce collégien qui sera cet officier, cet officier qui sera ce civil ou ce civil qui fut cet officier ?

Pourquoi le public va-t-il là plutôt qu'ailleurs ?

Le public ? peuh... il suit la foule !...

★★

Les critiques dramatiques — qui sont presque tous auteurs dramatiques — ont très bien accueilli « Toi que j'ai tant aimée ».

Ils ont cité, à son propos, beaucoup de noms ; tous ceux qui leur venaient à l'esprit. Des grands noms, des petits noms — voire des noms qui n'ont pas de nom :

Molière, Marcel Proust, Pirandello, Georges Ancey, Henry Bataille, Bernstein, Sacha Guitry, Denys Amiel, Courteline, Maurice Donnay, Musset, Crommelinck, Porto-Riche, Jules

Renard, Dostoiewski, Strindbergh, Jean Sarmènt, Marivaux, Charlie Châplin...¹.

Ils en ont même profité pour citer le nom de l'auteur.

Mais l'auteur est perdu, intimidé, confus. Il disparaît. Il s'égaré. Il ne se retrouve pas.

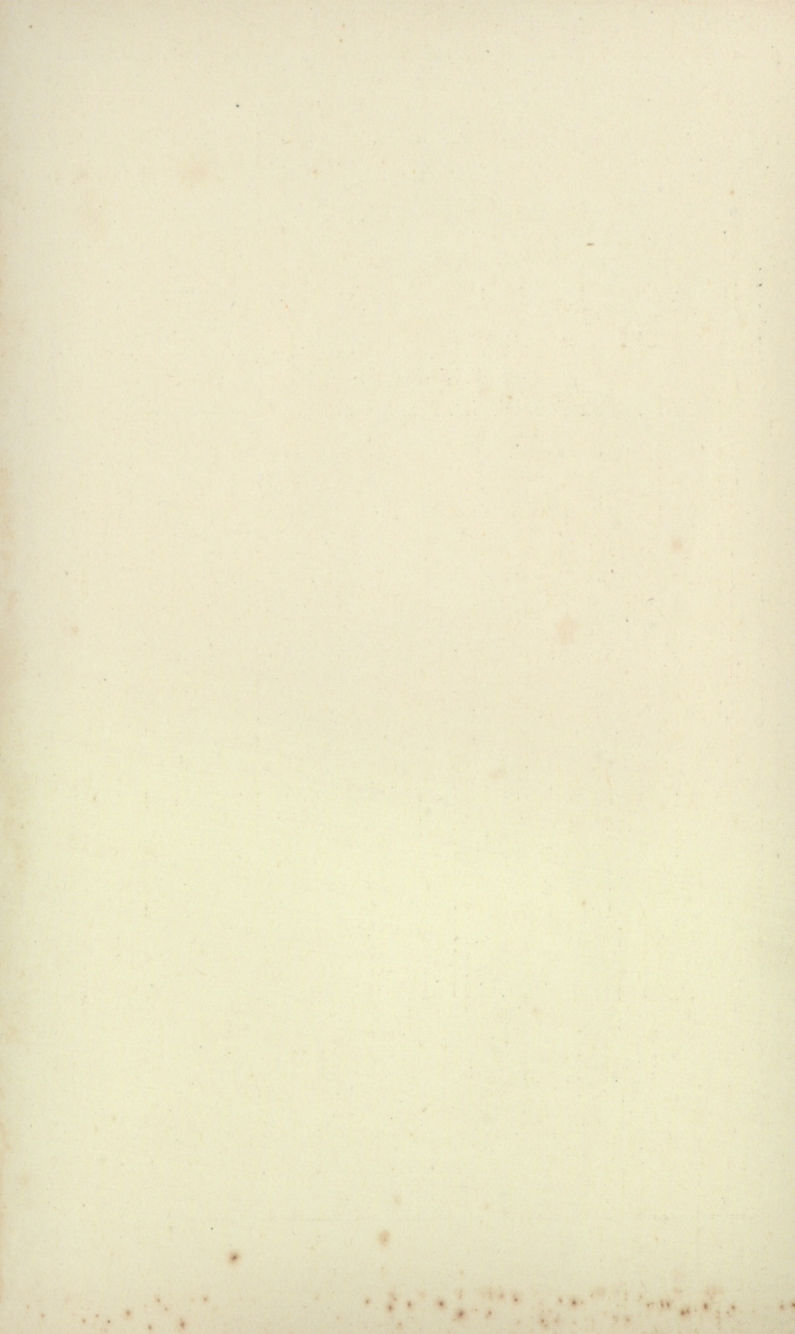
Aidez-le à se chercher. Venez à mon secours !

★
★★

• *On m'a reproché de n'avoir pas traité un GRAND SUJET.*

Les Grands sujets m'importunent. J'appar-

1. Je laisse ici place blanche, car j'ai certainement oublié des noms.



ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE
(EXTRAIT DU CATALOGUE)

ŒUVRES DE JULES ROMAINS

Romans

MORT DE QUELQU'UN	12 fr.
LES COPAINS	15 fr.
PSYCHÉ: I. LUCIENNE	15 fr.
II. LE DIEU DES CORPS	15 fr.
III. QUAND LE NAVIRE	15 fr.
LE VIN BLANC DE LA VILLETTE.....	15 fr.

Théâtre

I. KNOCK, OU LE TRIOMPHE DE LA MÉDECINE — MONSIEUR LE TROUHADEC SAISI PAR LA DÉBAUCHE	15 fr.
II. LE MARIAGE DE LE TROUHADEC. — LA SCINTILLANTE	12 fr.
III. CROMEDEYRE-LE-VIEIL. — AMÉDÉE et LES MESSIEURS EN RANG	15 fr.
IV. LE DICTATEUR. — DÉMÉTRIOS	12 fr.
V. VOLPONE (D'APRÈS BEN JONSON, en collabo- ration avec STEFAN ZWEIG). — LE DÉJEU- NER MAROCAIN	15 fr.
VI. MUSSE ou L'ÉCOLE DE L'HYPOCRISIE. — JEAN LE MAUFRANC	15 fr.
PIÈCES EN UN ACTE	12 fr.

Poésie

ODES ET PRIÈRES	12 fr.
LA VIE UNANIME	15 fr.
CHANT DES DIX ANNÉES	12 fr.

Divers

DONOGOO TONKA. — LE BOURG RÉGÉNÉRÉ.	15 fr.
PUISSANCES DE PARIS	12 fr.
MORCEAUX CHOISIS	15 fr.
PETIT TRAITÉ DE VERSIFICATION (en collabor. avec G. CHENNEVIÈRE; coll. "Les Doc. bleus").	12 fr.
LA VISION EXTRA-RÉTINIENNE ET LE SENS PAROPTIQUE	12 fr.